Document generated on 06/25/2025 9:17 p.m.

Brèves littéraires

Ces jours où l'on parle peu

Jean-Marc Lefebvre

Volume 11, Number 1, Spring 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5848ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, J.-M. (1996). Ces jours où l'on parle peu. *Brèves littéraires*, *11*(1), 5–10.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JEAN-MARC LEFEBVRE

Ces jours où l'on parle peu

Trop de mains tendues
de regards vides.
Je marche
les oreilles libres
dans un silence accommodé.
N'entends plus que l'écho des pensées
n'entends plus que cela.
Trop de glace sur les trottoirs
tellement d'ombre au bout des pas.

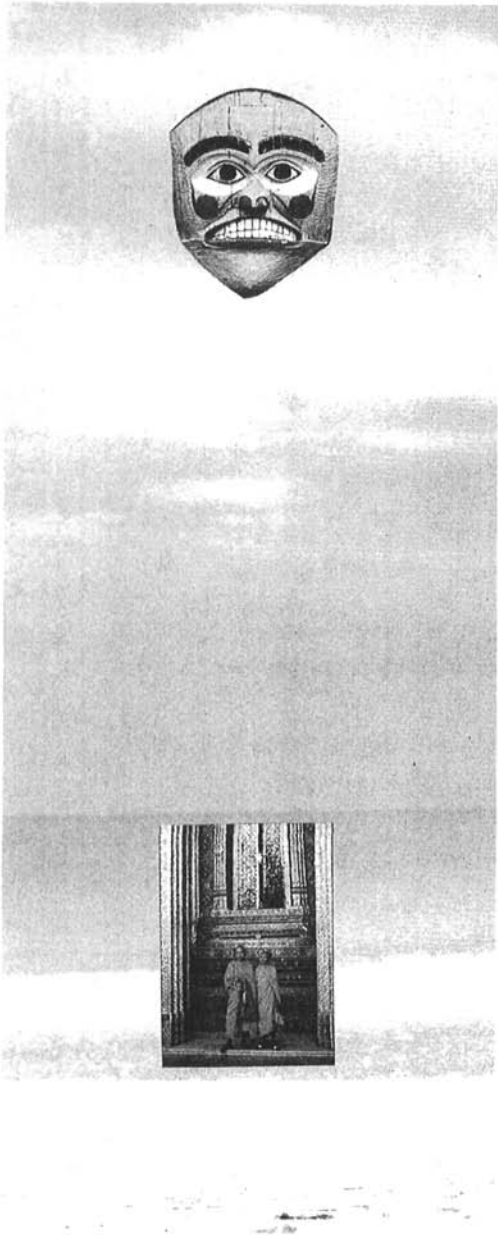
Je compte mes respirations.
Une voix s'élève
qui élève l'homme en lui.
Se dissolvent les discours.
Tantôt, j'écrirai les traces.
Aucune seconde n'est un fait divers.

6

Une porte s'ouvre avec l'aube.
Ne voyez-vous pas les multiples mensonges ?
À Sarajevo, savez-vous
la tâche de la poésie ?
Quotidienne. Irrépressible.

Un peu d'éternité
ne ferait pas de mal.
Le temps à force
d'acier ressemble
à une machination.
Nourriture virtuelle
gargouillis au cœur des villes
on prend l'ombre pour un idéal.

Ma main parcourt tes joues
comme une rébellion.



José ACQUELIN
Deux enfants sortent de la mer (1994)
collage (25,5 cm x 10,5 cm)

Tant de progrès
inutile
de nier l'indifférence des vendeurs.
Le temple est intérieur
les marchands négocient
pendant que le livre est fermé.
Oserons-nous le papier encore
l'écriture enjambée
marcher est-ce
un luxe ?

La parole enfuie
il faut la rattraper
par un grand geste de silence.

Voilà qu'un mot s'anime
qu'on ne peut éteindre du doigt.
Je me tais davantage
ça prend tout mon corps pour écrire
souffle, forge, vent
lèvent une tempête
au centre de la page.
Les os n'ont pas bougé.
Seul le regard brûle
d'en découdre.
Le poème, toujours
rongera le métal.

Quelque chose a gelé
ce n'était pas la vitre
mais au-dedans quelque chose de fragile
comme un givre très près de zéro.
Quelque chose a craqué
ce n'étaient pas mes os
mais dans le froid quelque chose
du vieux logement.
Personne n'est seul.
J'écris le mot bienvenue
sur le bois de la porte.

Les traces, vous le saviez
font le poème.
On ne joue pas la poésie aux dés.